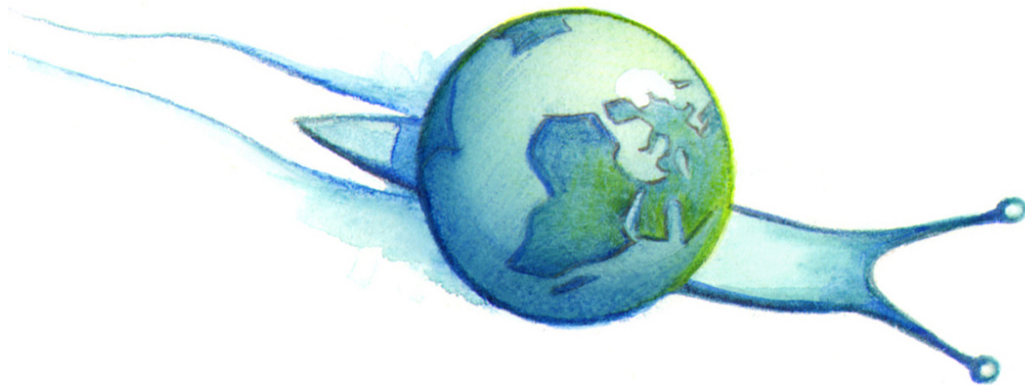


ABCDisme

De Archaïsme à Zombisme



MAIS COMMENT DÉCROÎTRE

La Maison commune de la décroissance

2024

Archaïsme

Boboïsme

Communisme

Décolonialisme

Économisme

Féminisme

Gigantisme

Horizontalisme

Humanisme

Interdisme (anti-)

Interdisme (pro-)

Jardinisme

Kafkaïsme

Limitisme

Militantisme

Nominalisme

Opinionisme

Présentisme

Puissancisme

Quatarisme

Utilitarisme

relativisme

Survivalisme

Travaillisme (anti-)

Véganisme

Vélorutionnisme

Wokisme

X-isme

Youtisme

Zombisme

Présentation de l'ABCDisme

Pourquoi ne pas parler de « décroissancisme » et de « décroissanciste »¹ puisque l'on qualifie bien les partisans de la croissance de « croissancistes » ? Il est vrai que ce serait amusant mais bizarre de les nommer « des... croissants ».

Proposer un abécédaire décroissant dont toutes les entrées se finissent par le suffixe -isme est donc une sorte de pied de nez. Pourquoi ? Parce que ce suffixe définit d'habitude une « doctrine » ou une « attitude ». Or la décroissance est précisément une (sorte de) « doctrine » et une « attitude » et pourtant le terme de décroissance ne se finit pas en -isme.

L'un des objectifs de cet ABCDisme est alors de pratiquer quelques ismisations, comme pour voir si le choix du mot « décroissance » est judicieux.

Remarquons que pour une fois, l'intérêt porté à ce mot ne se résume pas à se plaindre de son préfixe « -dé », préfixe qui serait si peu « sexy » et si peu désirable, comme nous le serinent les partisans de la croissance verte et du dé-veloppement durable...

Il est vrai que ce suffixe « a très mauvaise réputation puisqu'il semble toujours être le nom de « mauvaises choses »². C'est ainsi d'ailleurs que l'historien Johann Chapoutot en propose une hétéroclite brochette³. Quand le 20ème siècle a été celui de « la faillite des grands récits », « les isthmes du contemporain sont ces -ismes qui permettent peu ou prou de continuer à marcher à sec » : illimitisme, stratosphérisme, technicisme, transhumanisme ; ignorantisme, obscurantisme, bullshitisme, managérialisme ; déclinisme...

Mais peut-on longtemps marcher à sec quand les sables sont mouvants, comme une analyse des discours de Zemmour démontre que son usage acharné des -ismes ne sert qu'à « construire la haine »⁴ ?

L'Académie française y va aussi de sa charge contre le suffixe mal-aimé. Certes, « le suffixe -isme est très productif. Il entre dans la composition de mots désignant des courants de pensée philosophiques ou politiques », toutefois « l'abus de ce suffixe pour former des néologismes peu clairs témoigne le plus souvent de paresse dans la recherche de l'expression juste »⁵.

Malgré tout, l'emploi de ce suffixe – l'ismisation, donc – n'a pas que des

mauvais côtés. D'une part il permet de valoriser⁶ des doctrines, des théories, des attitudes : tout nom dont la forme se termine par le suffixe -isme peut, formellement, faire l'objet d'une interprétation valorisante (altermondialisme, humanisme, féminisme, véganisme, communisme). D'autre part, la suffixation en -isme a le pouvoir de faire qu'un discours entier se raccourcisse en un seul mot⁷, et c'est un nom commun, c'est-à-dire un nom à destination d'un public commun. Le « marxisme » n'est pas tant la doctrine de Marx que la doctrine partagée par les marxistes.

D'autant que cette valorisation ne peut s'effectuer que dans un contexte (pragmatique) de rivalité⁸, de controverse : plaider pour un -isme, c'est s'opposer à un autre -isme : pour le réfuter (désaccord), le refuser (rupture) ou l'inférioriser (hiérarchie).

Au final, c'est une bonne chose que la « décroissance », comme doctrine et comme attitude, s'oppose politiquement au croissancisme : pour suggérer que la croissance n'est pas qu'une doctrine économique (productivisme, marchandisme, consumérisme), n'est pas qu'un monde avec ses discours idéologiques (progressisme, travaillisme, industrialisme, utilitarisme...), mais que c'est aussi une forme (horizontalisme, neutralisme, présentisme, relativisme...) dont l'effet principal est d'empêcher que les controverses sur les faits et les valeurs finissent par être tranchées.

¹ Ce qui peut être le cas chez nos ami.e.s canadien.ne.s et suisse.s.

² Intervention de Grigory Agabalian, le 01/10/2020, <http://www.llf.cnrs.fr/fr/node/6695>

³ Johann Chapoutot, *Le Grand récit. Introduction à l'histoire de notre temps* (2021), PUF, Chapitre VIII.

⁴ Julien Longhi, « Quelques ressorts discursifs et argumentatifs de la discrimination envers les femmes par le « savoir ». Éric Zemmour, les mots pour construire la haine », *Corela*, HS-36 | 2022. URL : <http://journals.openedition.org/corela/14675>.

⁵ <https://www.academie-francaise.fr/construction-en-isme>

⁶ Grigory Agabalian, Suffixation en -ISME et construction d'un sens valorisationnel. Thèse de doctorat (2019), Université de Paris.

⁷ Grigory Agabalian, « -Isme : suffixe modal pour la formation de noms de discours », *Travaux de linguistique*, 2019/2 (n° 79), p. 43-78. URL : <https://www.cairn.info/revue-travaux-de-linguistique-2019-2-page-43.htm>

⁸ Grigory Agabalian, « Description sémantique des noms de doctrines et d'attitudes suffixés en -isme », *Corela* [En ligne], 18-2 | 2020, : <http://journals.openedition.org/corela/12672>.

Archaïsme

Au commencement est l'archaïsme.

Son étymologie renvoie et au temps (archéologie) et à la politique (monarchie) : en grec, arkhê, c'est à la fois le commencement et le pouvoir.

Un commencement *décrit* ce qui a été ; un commandement *prescrit* ce qui doit être. Un archaïsme est donc à la fois la description d'un *passé* et la prescription d'une *obligation*.

On comprend alors pourquoi l'archaïsme, pour l'imaginaire de la croissance, est un scandale et une provocation. Car l'archaïsme prend le contrepied de l'injonction croissanciste du « nouveau pour le nouveau » selon lequel le passé devrait être dépassé et le présent être mis au service du futur, dans le sens du « progrès ».

C'est à un tel imaginaire que la décroissance s'oppose : et si c'était le « progrès » qui était dépassé ? Moins ironiquement, il faut répéter le message délivré par Hans Jonas dans son *Principe Responsabilité* (1979 ; trad. fr. en 1991) : « Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur Terre ».

La responsabilité consiste donc à exiger que ce qui est doit continuer à être. Et comme le présent continue le passé, alors le passé doit continuer : où l'on retrouve le double sens de

l'archaïsme, comme passé et comme obligation.

Évidemment, tout le passé en tant que tel ne doit pas être conservé ; sinon, il n'y aurait jamais eu d'évolution, ni naturelle ni culturelle.

Y a-t-il alors un archaïsme dont la responsabilité incombe à toute vie humaine ?

Pour la décroissance, cet archaïsme est : la vie sociale. A condition d'y voir plus qu'une stratégie évolutive de survie, mais une « option biologique fondamentale » (André Leroi-Gourhan). Cela est évident pour les primates, humains et non-humains ; mais en réalité pour tout animal (et pas seulement les insectes eusociaux), pour tout végétal, jusqu'aux bactéries et aux amibes : « Les recherches sur les comportements des bactéries ont montré que toutes, sans exception, ont une véritable vie sociale, qu'elles vivent en petits groupes ou assemblées diverses » (Pascale Cossart, *La nouvelle microbiologie* (2016), Odile Jacob, page 11).

Alors le plaidoyer décroissant pour l'archaïsme, réactionnaire ? Non, révolutionnaire.

Au commencement est la vie sociale.

Communisme

Anticommunistes primaires, passez votre chemin, car ce qui va suivre risque de vous irriter. Paléo-communistes, allez-y aussi.

On peut commencer par distinguer savamment trois modèles de communisme : à la Platon (jusqu'à Babeuf), à la Marx (jusqu'au conseillisme) et à la mode soviétique (jusqu'à la Chine actuelle). Le premier prône la communauté des biens, au nom d'une valeur suprême, celle de la communauté unie dans et par l'égalité. Dans le deuxième, rêvé par Marx, la société est d'abord une association de producteurs organisés de manière à être *délivrés* du « royaume de la nécessité ». Quant au troisième, il est le parti unique devenu bureaucratie de la terreur

A chaque fois, on peut retrouver *une bonne intention*. Dans le premier, il ne peut y avoir de commun que si chacun dans la Cité est à la place qui correspond à son équilibre personnel. Dans le deuxième, il s'agit de reconstituer dans le dynamisme des unités de production le lien social défait par la marchandisation capitaliste. Dans le troisième, le constat que le capitalisme ne finit pas inéluctablement par basculer dans le communisme sous la poussée de ses contradictions internes, pousse à remplacer le matérialisme historique par un volontarisme politique.

Mais aussi *une dérive*. Dans le premier, le communisme platonicien repose sur un excès de totalité qui le fait plus pencher vers la famille que vers cette « pluralité » des individus qu'Aristote reproche à Platon d'avoir écartée. Dans le second, le déterminisme historique amène à

croire en une marche inéluctable vers le communisme : il n'y a alors de rapports sociaux qu'en tant que « rapports de production », d'où l'attachement au productivisme et au travaillisme. Dans le troisième, le volontarisme politique du Parti qui continue à justifier sa mission émancipatrice en tant qu'avant-garde éclairée, devient le moteur d'une course à la puissance et à la croissance.

Mais, si on définit le Commun comme un principe politique - la possibilité d'une société à s'auto-gouverner - alors on doit juger que ces trois modèles de communisme sont dirigés *contre* le Commun parce qu'elles réduisent la société à être soit une « communauté terrible », soit une « communauté des travailleurs », soit une masse sous le contrôle de la bureaucratie.

Or, pour la décroissance, seul un principe du Commun permettrait de *faire de la vie sociale une institution politique, favorisant dans tous ses pans des secteurs d'autogouvernement*. Cette auto-institution de la société par elle-même aurait ainsi pour objectif de permettre à un « communisme de base » (David Graeber) de continuer à être le *socle* de convivialité et de partage sur lequel repose le sens de nos vies individuelles.

C'est comme un communisme sans croissance que peut se définir la décroissance.

Horizontalisme

Surtout ne pas confondre horizontalité et horizontalisme. Il est juste de lutter contre les verticalités du patriarcat, du patronat, du paternalisme. L'horizontalisme (ou neutralisme) est un despotisme que le régime de croissance exerce sur nos modes de réflexion et de discussion, et qui règne jusque dans les cercles « alternatifs » et décroissants.

Comment se fait-il que les critiques décroissantes tombent à plat dès qu'elles sortent des « oasis » de l'entre-nous ? Pourquoi les critiques fondées scientifiquement ne font pas taire les « vérités alternatives » ? Pourquoi les valeurs humanistes de solidarité, de partage, d'entraide sont tournées en ridicule par le « réalisme » du monde des affaires ou de la géopolitique ?

Parce qu'une discussion ne tient pas qu'à son fond mais aussi à son apparence, à sa « forme ». Le régime de croissance est précisément le régime politique dont l'hégémonie ne tient ni à la justice de ses valeurs ni à la vérité de ses données factuelles mais à la force de sa *forme horizontaliste, dont l'objectif politique est la neutralisation efficace de toute critique.*

Politiquement, sous les apparences de la démocratie et de la défense de la liberté (individuelle) d'opinion, l'horizontalisme est la ruse qui désarme toute critique tout en la laissant s'exprimer. « En dictature,

ferme te gueule ; en démocratie, cause toujours ».

En régime horizontaliste, « toutes les opinions se valent » alors on jette le bébé du savoir (le « sachant ») avec l'eau sale du bain (l'expertocratie), tout peut tout le temps être remis en trouble, l'arbitraire et le soupçon expulsent l'arbitrage et le doute, c'est le règne de l'équivalence généralisée, celui de l'indifférenciation : pas de raison de choisir une option plutôt qu'une autre.

En régime horizontaliste, une opinion ne renvoie qu'à la sphère privée. Toute tentative de convaincre l'autre et de le faire changer d'avis est vécue comme une violence : toute controverse est caricaturée en polémique. Tout conflit doit être évité et la confrontation des contradictions doit laisser place au seul relevé des différences. Tout face-à-face est vécu comme une agression, seul le côte-à-côte serait « bienveillant ».

L'horizontalisme est le dispositif qui permet de neutraliser toute discussion sur les faits et les valeurs, qui interdit de trancher, qui rend toute discussion indécidable, qui relativise tout fait par un « contrefait » et toute valeur par une contre-valeur. L'horizontalisme est un dispositif de verrouillage de la discussion qui dévalue toute valeur, qui défait tout fait, qui déconstruit toute construction.

C'est ainsi que le régime horizontaliste produit et conforte une démocratie sapée. Comment dans ces

conditions espérer percevoir du commun et éprouver de la solidarité, comment faire de la politique si la perspective de sortir de sa propre expérience est formellement dénigrée ?

Et voilà la ligne de crête politique pour les décroissant.e.s : ni horizontalisme ni verticalité surplombante (*top-down*). Mais alors comment articuler horizontalité et verticalité remontante (*bottom-up*) ? C'est un défi.

Humanisme

Le brouillard et la glissade sont les deux maladies infantiles de la décroissance politique. Le brouillard définitionnel parce qu'il incite chaque « décroissant » à se bricoler sa définition privée de la décroissance : à l'encontre de ce qu'il peut y avoir de commun dans la politique. La glissade, c'est l'action involontaire de dégringoler. Politiquement, cela donne une décroissance involontaire, soi-disant justifiée par « l'argument de la nécessité » : la décroissance serait « inéluctable », que ce soit pour des raisons économiques, démographiques, énergétiques ou matérielles.

Le brouillard favorise les glissades, car les deux sont des façons paresseuses de se faciliter la réflexion. Comment éviter de dérapier ?

Car, au bas de la pente, c'est l'anti-humanisme qui guette. Au nom d'un

trop-plein démographique, certains en viennent à prôner un recours aux pires méthodes de contrôle ; la juste technocritique de la révolution industrielle peut dérapier en primitivisme au point de jeter le bébé (l'humain est culturel) avec l'eau du bain (la critique de la civilisation du progrès) ; un juste plaidoyer en faveur de toutes les entités du vivant peut en venir à glisser dans la misanthropie.

Voilà pourquoi un plaidoyer politique en faveur de la décroissance doit reposer sur une affirmation forte : *la décroissance est un humanisme*, dont les premières déclinaisons politiques seraient l'écoféminisme et le socialisme.

Un tel humanisme défend aucune supériorité de l'Humain mais incite à aimer assez notre humanité – l'ensemble de tou.te.s les humain.e.s qui partagent une commune condition humaine – pour s'organiser politiquement dans l'objectif volontariste de protéger les conditions de possibilité d'une humanité décente, conviviale, responsable.

Les conditions préalables à toute vie humaine sont la vie sociale et la vie naturelle. Et pour ceux qui voient dans la culture, l'évolution synthétique de la société et de la nature, un humanisme décroissant serait cette politique qui permettrait à tou.te.s les humain.e.s de cultiver leur humanité.

Kafkaïsme

Si kafkaïsme il doit y avoir, surtout ne pas le réduire à une simple variante de l'absurde.

Bien sûr, si on regarde l'état du monde quand il est guidé par la croissance, on tombe sur le spectacle d'une absurdité en boucle : celle de la croissance pour la croissance. Un bon symptôme de cette névrose croissanciste, c'est le fameux « effet rebond », quand un gain d'efficacité dans la production devient juste l'aubaine d'un nouvel excès consumériste.

L'excitation du coup suivant – c'est le moteur de l'addiction – ne suffit pourtant pas longtemps à contenir un sentiment envahissant, celui d'une *amère tristesse existentielle*. A toujours attendre que demain sera plus qu'aujourd'hui, c'est le (cadeau du) présent qui est sans cesse manqué, gâché, maltraité, abîmé, saboté, sapé.

Cette tristesse est la limite incontournable contre laquelle toute rage d'entreprendre – ah la fameuse liberté d'entreprendre – vient se fracasser. De ce point de vue, comment ne pas être touché par ce drôle de rictus qui sans exception se coince sur le visage des deux marionnettes les plus célèbres et pathologiques du spectacle actuel de la croissance, Trump et Musk ?

Mais pourquoi une telle tristesse est-elle aussi la nôtre ?

C'est là que, à force de lecture et de

relecture, les romans de Kafka peuvent nous adresser des éléments d'explication. Car Kafka est le romancier de la bureaucratie absurde, celle de la procédure généralisée dans laquelle les personnes sont réduites à des individus, puis les individus à des choses.

Que ce soit dans les couloirs du tribunal du *Procès*, dans l'inaccessible *Château*, ou dans les rouages de la machine de *La colonie pénitentiaire*, on peut voir que ces administrations ne sont que les figurations absurdes d'une justice réduite à une procédure. Or tel est précisément le présupposé de la conception libérale d'une société juste : le juste n'est pas une valeur mais seulement le résultat d'une procédure. Du moment qu'elle est suivie, le résultat sera bon : le modèle d'une telle justice est la compétition et son ironique égalité des chances.

A l'image d'une société dans laquelle personne ne peut répondre de la croissance ; *cela donne une société écocidaire et sociocidaire* dont le fonctionnement dépersonnalisé ne peut plus produire au mieux que des punis sans responsabilité. Telle est la *Métamorphose* annoncée par Kafka : la punition et l'irresponsabilité, sans jugement.

Nominalisme

De quoi le nominalisme est-il le nom ? D'une doctrine philosophique datant du XIV^e siècle qui est la source

des principales rivières en -isme qui alimentent idéologiquement la croissance, son monde et son régime : l'individualisme, le libéralisme, le contractualisme... De façon plus savante, il fournit le fondement ontologique de l'horizontalisme.

Le nominalisme soutient que les seules réalités qui existent sont individuelles. Quand aux entités générales telles la Société, l'Homme, l'État, ce ne sont que des noms, qui existent mentalement mais pas dans la réalité. Appliquée à la sociologie, cette philosophie débouche sur l'« individualisme méthodologique » selon lequel les faits sociaux résultent de la seule combinaison des actions particulières. Dans sa forme la plus radicale, en économie, l'individu comme *homo œconomicus* est réduit au calcul de ses intérêts : toute relation est un rapport de forces, l'interdépendance est concurrence.

Ce que l'on peut reprocher au nominalisme, c'est de rester aveugle à ce qui dans une action humaine ne peut pas relever de sa seule volonté. L'individu nominaliste vit dans une bulle, réduisant les informations à des data. *Cela donne nos sociétés d'aujourd'hui composées d'individus qui ignorent qu'ils vivent en société.* Cela donne cette technophilie qui ne voit dans les outils et les machines que des moyens de réaliser les buts de leurs volontés toutes-puissantes et dont les espoirs affichés sont bien in fine de réussir à se débarrasser de toute matérialité, sociale (le méta-

versisme) et naturelle (le transhumanisme).

L'espoir que nous devons porter en tant que décroissant c'est que ces réalités sociales et naturelles existent bien et qu'elles fournissent des butoirs, des résistances, des limites.

Non, les hommes ne sont les « maîtres et possesseurs » ni de la nature, ni de la vie sociale. C'est humiliant pour l'individu nominaliste mais ça le remet à sa place.

Non, une société n'est pas une collection d'individus juxtaposés ; non, une discussion n'est pas le relevé d'opinions juxtaposées. Oui, la société est une réalité qui dépasse ses membres et qui, en tant que telle, peut être la cause d'une part de leurs comportements. Oui, une discussion doit avoir pour objectif de s'élever au-dessus des opinions de départ.

Non, la société n'a pas été fabriquée contractuellement par des individus isolés. Non, les humains n'ont pas inventé la vie sociale. Oui, dès qu'il y a vie, il y a « proto-coopération ». Oui la coexistence sociale précède l'existence individuelle. Oui, nous pouvons agir en tant que membre d'un groupe et pas seulement dans notre intérêt individuel. Nom de nom !

Utilitarisme

L'utilitarisme est une théorie selon laquelle est juste ce qui est utile pour maximiser le bien-être collectif ;

autrement dit, en cas d'hésitation entre plusieurs options, il faudrait choisir celle dont les conséquences maximiseront la somme des utilités individuelles.

Qu'est-ce donc que cette « utilité », à la source de l'utilitarisme ? Pour le profane, est « utile » *ce qui* satisfait un besoin. Mais pour les économistes, l'utilité n'est pas ce qui satisfait mais la satisfaction qu'un agent économique retire de l'utilisation d'un bien ou d'un service.

Où l'on retrouve l'utilitarisme puisque le bien-être, le bonheur, sont des espèces de satisfaction. L'utilitarisme est cette économie politique dont l'objectif est de maximiser le bien-être collectif, après addition et soustraction des satisfactions individuelles.

Mais quand la décroissance se définit comme une réduction économique en vue d'une société du bien-être, est-elle utilitariste ? Faut-il étendre la prise en compte des intérêts individuels à tous les êtres sentients ? Quand « l'économie du bien-être » (well-being economy) veut maximiser le Bonheur National Brut plutôt que le PIB, veut-elle vraiment soumettre le bonheur à l'injonction du toujours plus ?

C'est à ce moment que la décroissance peut se mettre à l'écoute des critiques classiques adressées à l'utilitarisme. Comment quantifier des satisfactions individuelles qui sont non seulement hétérogènes mais

précaires et fluctuantes ? Comment éviter que la maximisation collective des utilités ne justifie le sacrifice des minorités ? L'utilitarisme est certes utile pour trancher des dilemmes éthiques mais c'est souvent en choquant notre « sens de la justice » (on peut penser aux programmes de pilotage automatique des véhicules sans conducteur).

Toutes ces difficultés peuvent se synthétiser en une interrogation forte, dont la décroissance ne peut pas faire l'économie, non seulement pour critiquer le monde de la croissance, mais aussi en interne : dans quelle mesure devons-nous juger une société en tenant compte des satisfactions individuelles ? La politique doit-elle prendre pour but de satisfaire les intérêts individuels ? Est-il réactionnaire de penser qu'*une société bonne doit rompre avec le dogme libéral selon lequel une société démocratique devrait se contenter d'être juste*, sans poser la question d'un bien commun, c'est-à-dire se contenter d'institutions qui a) restent neutres sur les projets individuels de vie et b) se réduisent à maximiser la fourniture des conditions matérielles et juridiques pour réussir sa vie privée (autrement dit une promesse d'illimitation, c'est-à-dire une promesse de croissance sans limite) ?

Vélorutionnisme

« Cyclistes de tous les pays, unissez-vous, vous n'aviez rien à perdre que

vos chaînes »¹. Le vélo incarne dans bien des esprits l'antagoniste de l'automobile. L'automobile incarne quant à elle, dans l'imaginaire écologiste, l'archétype du productivisme : bien de consommation de masse, suscitant un niveau de fascination parfois extrême, s'arrogeant le 'monopole radical' (Illich) du déplacement, le déploiement de l'automobile nous a plongé, collectivement, sous un régime d'ébriété mobilitaire – ou « régime automobile ». La critique précoce par Ivan Illich du monopole radical de la voiture s'accompagnait également de la valorisation de la bicyclette : « Ce nouvel outil ne crée que des besoins qu'il peut satisfaire, au lieu que chaque accroissement de l'accélération produit par des véhicules à moteur crée de nouvelles exigences de temps et d'espace »². Suivant ce raisonnement, le vélorutionnisme peut se comprendre comme une pratique politique mobilisant l'objet bicyclette, son usage et les modes de vie associés à son usage, en vue du renversement du « régime automobile ».

Las, la pratique devient parfois dans des esprits confus « doctrine », faisant du vélorutionnisme une forme de maladie infantile de ce que devrait

être une critique décroissante sur le volet des transports. Il ne suffit pas de donner accès à des vélos retapés et rendre autonome des individus pour révolutionner la place centrale qu'ont les transports individuels, rapides et à bas coût dans l'organisation sociale. Organiser des 'masses critiques' (un regroupement d'un maximum de personnes sur des vélos qui viennent, provisoirement, inverser le rapport de force sur l'espace public entre automobiles et vélo) est un moyen de démontrer la domination automobile et son iniquité, mais ne constitue pas une stratégie révolutionnaire en tant que telle. L'automobilité, ou la vitesse individuelle, est hégémonique parce que le système de déplacement fait système, justement.

Le mouvement pro-vélo, dans sa diversité et son flou idéologique, est de facto l'avant-garde d'une remise en cause du régime automobile – *décroissant sans le savoir, sans doute*. Mais saura-t-il effectivement renverser l'hégémonie automobile et l'ébriété mobilitaire qui l'accompagne ?

Zombisme

Dans la culture vaudoue le zombie

1 Détournement de la conclusion du *Manifeste du parti communiste* (Les prolétaires n'ont rien à y perdre, que leurs chaînes. Et c'est un monde qu'ils ont à y gagner. Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !) attribué à Robert Silverman, militant vélo québécois.

2 Ivan Illich, *Energie et Équité*, in Ivan Illich, *Œuvres complètes*, vol. 1 (2003), Paris, Fayard, page 422.

est un mort ramené à la vie par la sorcellerie, un revenant ; au cinéma, le zombie moderne est un vivant contaminé par un virus et qui se nourrit par anthropophagie. Dans les deux cas, le zombie est un mort-vivant dont le corps décérébré n'a pour seul objectif que l'extension de son domaine de mort.

De quelle société le succès des films de zombies témoigne-t-il ? *De qui le zombie est-il le miroir ?*

En tant que vivant, le zombie est un double de l'humanité ; en tant que mort, le zombie est un monstre. Ou l'inverse : il est l'humanité devenu virus mortel. Comment ne pas y voir une imagerie du monde de la croissance à la fois par son extension sans autolimitation et ses effets désastreux sur la vie naturelle et la vie sociale qui sont les deux branches sur lesquelles notre humanité est assise ?

Car le zombie comme mort-vivant en état de décomposition est aussi une figure de la transition, Mais dans quelle direction va-t-elle ? Aujourd'hui, comment ne pas s'inquiéter d'une mégamachine au double effet, écocidaire et sociocidaire ?

Le film de zombie peut alors être interprété comme la lucidité affichée d'un effondrement inéluctable ou bien, par la représentation du désastre, comme la possibilité cathartique d'une échappatoire à l'horrible.

C'est cette interrogation que l'on

retrouve aujourd'hui dans le devenir-zombie de la technologie. Comme un retour aux sources finalement car le zombie comme la technique partage une même origine : la magie.

Peut-on dire que les « technologies zombies faites d'objets techniques dépassés, réanimés pour diverses formes de réemploi, sont un futur possible et probable » (Nicolas Nova) ou bien des « technologies mortes à l'aune de la durabilité mais envahissant frénétiquement encore le monde au détriment des humains et de la biosphère » (José Halloy) ?